

LES DEXPERT DE ST-SALVADOUR EN CORRÈZE

Je dois une grande partie des données anciennes sur les Dexpert à Pierre Bournazel, né en 1923, mon cousin au 11^e degré via Jeanne Dexpert, fille d'Étienne père, qui a épousé en 1830 Mathieu Jean Bournazel. Assisté de Jean-Pierre Rigaux, il a mis son arbre sur Geneanet avec toutes les sources. Je l'ai rencontré en octobre 2010 à Seilhac avant son décès en 2014.

Origine du nom

Selon [Le site des noms de J. Tosti](#) :

"Nom rencontré dans le Bordelais et le Limousin. Surnom donné à un homme adroit, agile (du latin expertus = qui a fait ses preuves). Le sens actuel du mot, calqué sur celui du latin, est rare au moyen âge. Variante : Espert (47). On peut se demander s'il ne s'agit pas en fait d'une déformation du prénom Exupère." Les anciens actes écrivent le nom sous ses variantes Despert ou même Despers.

Répartition

Le nom est rare. On trouve plusieurs familles Dexpert dans les Landes, la Gironde et en Dordogne.

Il y a, à ma connaissance, deux souches (peut-être trois) dans le Cantal et en Haute-Corrèze.

St-Salvador

Au recensement de 1906, St-Salvador comptait 202 maisons avec 1 121 habitants, mais 41 maisons avec 212 personnes seulement au bourg qui semble n'avoir qu'une rue. Par comparaison, Seilhac avait la même année 358 maisons avec 1 999 habitants et 128 maisons avec 685 habitants au bourg.

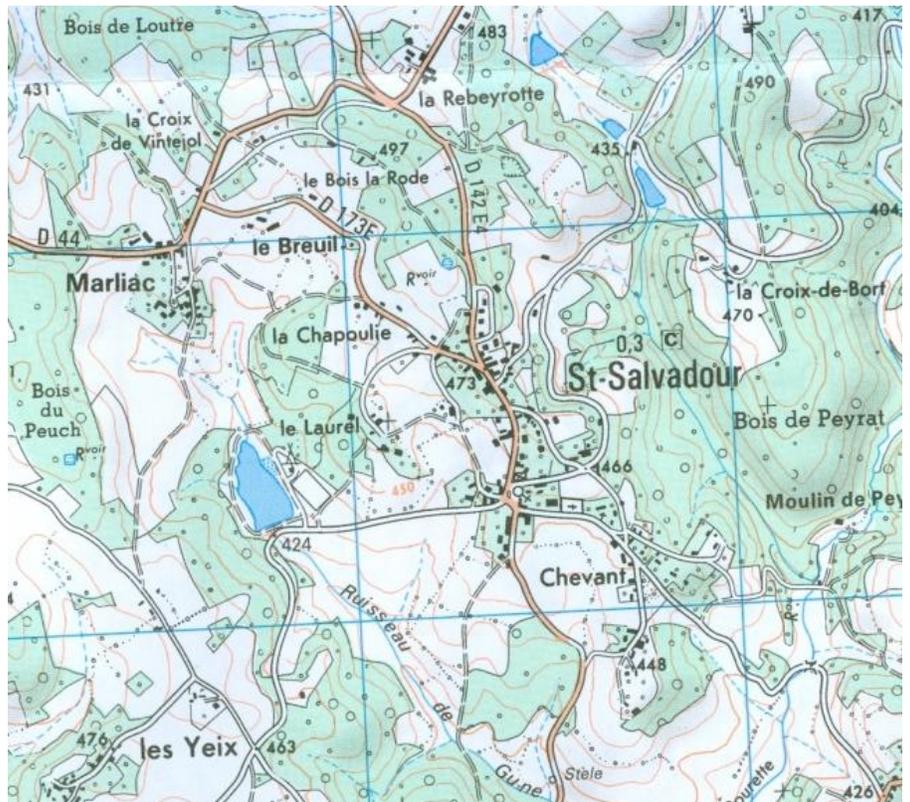
À l'origine, les Dexpert sont établis à Marliac (lieu-dit orthographié avec de nombreuses variantes : Marlias, Marlhac, Marliat) qui est à 1 km environ au nord-ouest de St-Salvador. C'est par là qu'on arrive quand on vient de Seilhac par la route de Chamboulive. Il y a d'ailleurs une très belle ancienne maison à Marliac.



C'est entre 1833 et 1839 que Etienne Dexpert s'établit à La Rebeyrote (ou Roubeyrotte), endroit stratégiquement situé au carrefour de trois routes.

Au recensement de 1906, il ne reste que 2 maisons à la Rebeyrote, une habitée par le cantonnier Gabriel Plas, l'autre par le couple Merpillat-Leyrat qui habite dans l'ancienne maison Dexpert.

Il n'y a toujours que deux maisons plus de cent ans plus tard...



Génération 9

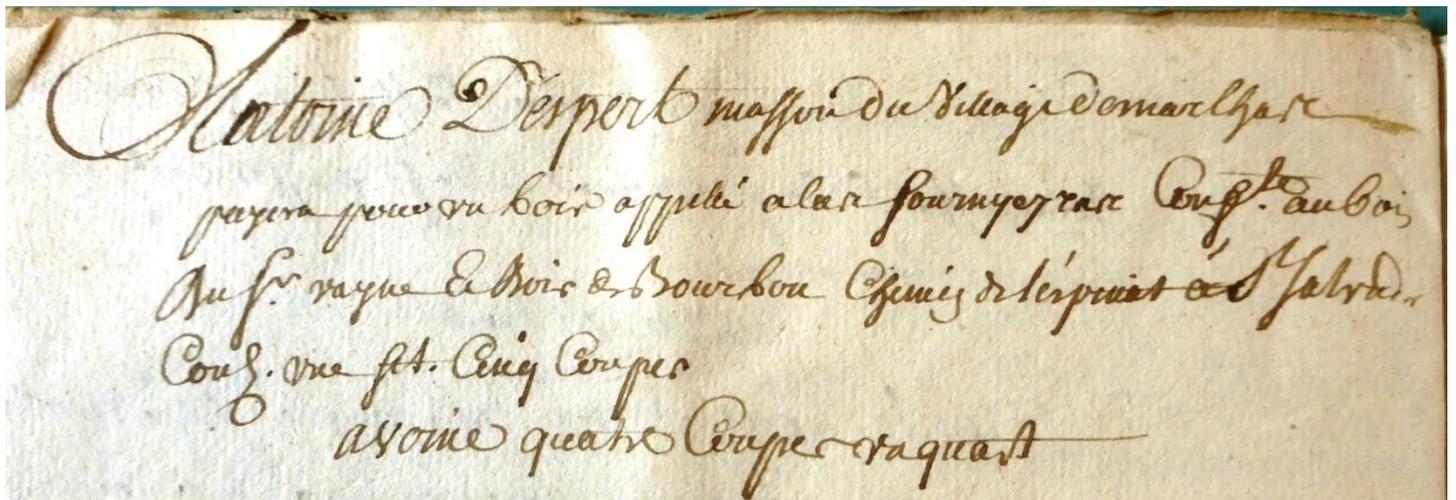
ANTOINE DEXPERT

Antoine **DESPERS** est né en 1677, probablement à Lappleau, juste à côté de Soursac. C'est en Haute-Corrèze à environ 60 km de Saint-Salvador. C'est la seule naissance d'un Antoine Despers à cette date trouvée jusqu'ici dans les registres de la Corrèze. C'est le fils de Jehan Despers et Marie Vieybans.

Le 5 octobre 1706, il épouse à St-Salvador Marie **BARRY** (1676-1746). Il est maçon. Aucune mention n'est faite de la paroisse dont il est originaire. Or habituellement, le « village » (hameau) est toujours indiqué. Ou bien le curé était pressé ce jour-là ou bien les mariés habitaient simplement au bourg de St-Salvador, mention plus rare. Ce serait normal pour un maçon. Cependant, il aurait dû avoir une « permission d'épouser » de sa paroisse, ce qui aurait justifié de l'indiquer. Mais les registres de l'époque sont assez expéditifs...

C'est donc probablement le premier Dexpert à s'être installé à St-Salvador, car on ne trouve aucun Dexpert ou Despert ou Despers dans les actes à partir des premiers registres de 1636. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est qu'il est descendu de ses montagnes comme artisan (maître ou compagnon). En tout cas, on précise en 1708 qu'il est maître maçon.

Il est aussi cultivateur et possède des terres à Marliac, car un document seigneurial de 1738 (palpe du Seigneur de Cazilhac) détaille les redevances et privilèges en ces termes : «*Antoine Despert masson du village de Marlhac payera pour un bois appelé à la Fournyepraz confrontant au bois du Sr Vaysse et bois de Bourbon Chesniez de Lospinat à St-Salvador Cont. [contenance] une st [sétéree] cinq coupes. avoine quatre coupes et quart.*». On croit comprendre qu'il doit livrer au seigneur une certaine quantité d'avoine en droits pour posséder ce bois. Une sétéree égalait 24 ares 20 centiares et une coupée un peu plus de 2 ares s'il y en avait 12 dans 1 sétéree. Le bois faisait donc environ 35 ares (1 are = 100 m²). Source pour la sétéree : Étienne Ceron (acte du 25 mars 1803).



Ils ont au moins 4 enfants, dont il semble que seuls les deux fils survivront.

- Peyronne, née en 1707 qui meurt à 12 ans.
- **ETIENNE** en 1708.
- François en 1715, né à Marliac qui sera laboureur. Il ne se marie probablement pas car dans son testament écrit le 5 mars 1781, il prend des dispositions touchant sa nièce, ainsi que son neveu avec qui il habite à Puymanie.
- Jeanne née en 1722, à Marliac - sans traces

Marie Barry meurt en 1746 à 69 ans et lui ne lui survit même pas un an : il a 70 ans quand il meurt le 19 mai 1747. C'était pour les deux une longévité remarquable dans le XVIIIe siècle rural.

Le testament de François

Il lègue au curé de St-Salvador 40 livres (10 livres tous les ans à partir d'un an après son décès) pour dire des messes basses pour le salut de son âme.

À Léonarde Dexpert sa filleule 60 livres (10 livres tous les ans à partir d'un an après son décès) en retour de quoi elle n'aura plus rien à prétendre sur ses biens.

Il donne à tous autres héritiers la somme de 5 sols.

Il désigne comme son héritier universel François Dexpert son neveu [génération 7] à charge de faire les honneurs funèbres, payer les dettes, charges, à charge aussi «que son dit héritier sera tenu en cas d'incompatibilité de luy donner tous les mois» un certain volume de seigle et de teille [écorce de chanvre] et «une once de tabac par semaine».

Bref une sorte de mandat en cas d'incapacité... Il a 65 ans et est probablement déjà invalide. Il a dû mourir dans la 2e moitié de 1781 car le registre de cette année-là manque et il n'y a rien dans les années subséquentes.

Génération 8

ÉTIENNE DEXPERT *Le premier*

Il naît le 25 décembre 1708 (et aurait donc pu s'appeler Noël...). En 1732, à St-Salvador, il épouse Françoise SALLES, née en 1707.

Ils ont au moins 6 enfants :

- Jean né en 1734 qui meurt en 1762 à 28 ans.
- Marguerite, née en 1737, qui épousera François CHAMP en 1761.
- Léonarde, née 1740, mariée en 1773 avec Jean MARLIAS, morte en 1805)

- Marie née vers 1743 qui épousera Jean SÉRÉZAT, ce qui constitue la première alliance avec un des nombreux membres d'une très vieille famille de St-Salvador.
- **FRANÇOIS** né en 1744, époux de Marie BESSE
- Etienne né en 1746, dont on ne sait rien sinon qu'il était vivant en 1775 lors d'une réclamation que son frère François fait à son encontre pour qu'il partage avec lui un montant de la succession des parents.

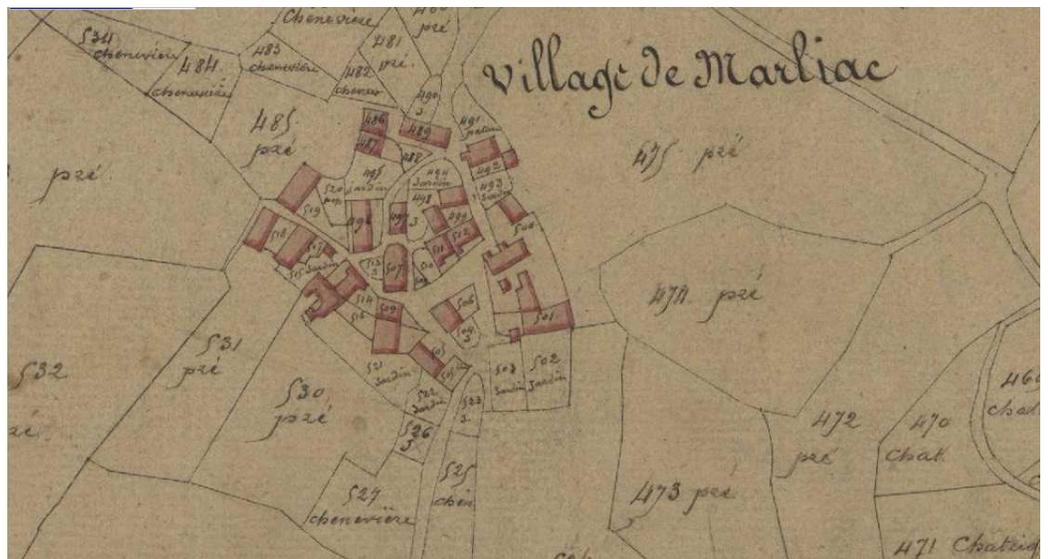
Il est maçon, métier qu'il a dû apprendre avec son père. Par contre, il ne semble pas qu'il en vive uniquement : il possède des terres qu'il loue, il cultive probablement lui-même et on indique même qu'il est marchand sur certains actes. Il habite le Haut de Marliac. *Ci-dessous, Marliac sur le cadastre de 1808.*

On n'a pas pour le moment d'actes le concernant avant 1770. Il a alors 61 ans. Il a visiblement des problèmes d'argent importants.

Tout d'abord, il emprunte de l'argent à son gendre, François Champ, par deux fois en 1770 et en 1771.

En 1772, il afferme un pré pour un an et 16 livres qui sont touchées immédiatement.

Début 1774, avec son fils François (et moyennant l'autorisation du gendre à qui il doit de l'argent), il afferme un autre pré pour douze ans et 252 livres versées immédiatement.



En août de la même année, ils afferment pour huit ans à Antoine Tereygeol une terre pour 20 livres payées immédiatement. Ils confirment de plus devoir à Tereygeol 17 livres 12 sols provenant d'argent prêté pour le soutien de leur commerce à payer en un paiement le 16 août prochain. L'année suivante, ils vendent au même Tereygeol du bois de châtaignier pour 30 livres.

En février 1777, ils doivent des arrérages de rente au seigneur de Cazillat de 4 coupes de seigle, de 1758 à 1766, ce qui fait 28 livres avec les frais. N'ayant pas d'argent pour payer, ils paient en nature en affermant à Boivert, praticien, qui paiera ces frais pour eux, une terre pour six ans.

En 1781, il fait une dernière vente, toujours avec son fils : ils vendent à leurs voisins Étienne Treylier et Guillaume Désieux, une pièce de terre pour 130 livres. Cette vente est assortie d'une clause de récupération : si dans cinq ans les vendeurs sont en état d'en rembourser le capital, la vente sera nulle, sinon elle deviendra irrévocable.

Puis Étienne meurt en août 1782, à 73 ans.

Sa femme, Françoise Salles, était décédée depuis au moins 1761, donc autour de 50 ans.

Génération 7

FRANÇOIS DEXPERT

Il est donc le 4^e de 6 enfants, né en 1744 à St-Salvador, précisément à Marliac (pour les autres, les actes n'indiquent pas le hameau).

François Dexpert est âgé de moins de 16 ans à la mort de sa mère. Il est tour à tour dit journalier, brassier, cultivateur, mais aussi marchand.

Il est cultivateur quand il se marie le 14 février 1774 avec Marie BESSE, qui est née en décembre 1755 à Chamboulive (Virole).

Marie Besse est dite « cultivatrice »: c'est la première des deux filles des Besse. Le père est mort depuis quatorze ans et elle a une sœur plus jeune, Claude.

François et Marie auront sept enfants dont un seul survivra, l'aîné :

- **ETIENNE** (1775-1851), *Le second*
- Joseph (1777-1782) mort à 5 ans
- Antoine (1780).probablement mort en 1781, année sans registre.
- Etienne (1783-1791)
- Marie (1785-1791)
- Jeanne (1789-1791)

Ces trois derniers enfants meurent tous en juin 1791 (le 7, le 15 et le 30) au cours d'une possible épidémie ou même de famine : nous verrons plus loin que ces années-là ont été extrêmement difficiles pour la famille.

- Jean (1797-1805) qui est un petit tardiveau (sa mère a 42 ans et n'a pas eu d'enfant depuis huit ans...). Il ne vivra pas très longtemps lui non plus.

J'ai cru longtemps que cet aîné était né avant le mariage car son acte de naissance figure dans l'année 1774. Il est né le 3 janvier, mais l'acte est bizarrement placé entre le 29 novembre et le 27 décembre.... En fait, c'est 1775 qui est écrit quand on déchiffre cette forme ancienne du 5 et le curé, pour une raison quelconque, a réécrit dans le registre de 1774 alors qu'il aurait dû prendre le nouveau. Ce n'est pas une erreur courante dans les registres...

Dans son contrat de mariage, François est dit journalier (de même que son père). Marie Besse est de Chamboulive, elle a 18 ans et ses parents sont morts. Elle apporte une dot de 500 livres, dont 30 payées sur-le-champ, constituée par son oncle et sa grand-mère avec un trousseau: « 7 draps de toile grossière pour faire un lit, 4 draps de lit (2 de toile grossière et 2 de bouyradisse) de 3 aulnes et demy chacun, 2 nappes en crely, une grossière et l'autre bouryadisse, 3 tailhons en trély, finalement un coffre avec ses ferrements, une écuelle et un ceuillier d'etaing » ainsi qu'un coffre. Elle s'est aussi constituée de son chef 2 brebis et un mouton évalués à 9 livres Les 470 livres restants seront payés ainsi: 440 livres à François Champ, présent et acceptant, à raison de 60 livres par an sans intérêts. La dot de Marie Besse sert donc à rembourser le beau-frère de François pour la dette contractée par le père Étienne en 1770 !

Étienne Dexpert, son père, fait donation entre vifs aux futurs époux de la moitié de ses biens présents et à venir, sous réserve d'usufruit pendant sa vie. Valeur qui n'excède pas 500 livres en mobilier. Les frais de noce seront supportés par les futurs.

Après le mariage, les jeunes mariés ne s'installent pas à Marliac. Il est dit dans l'acte de vente de 1775 que François est au Haut du village des Yeix, peut-être chez ou près de son frère Étienne, mais sûrement pas pour longtemps. Étienne habite aux Yeix, ce qu'on sait parce qu'un acte du 26 août 1776 fait état d'une provision de 21 livres adjugée par le juge Poumier à François Dexpert, du village de Marlias, contre Étienne Dexpert, son frère, du village d'Essieyx (des Yeix) pour que dans 3 jours Étienne obtempère à la demande de partage selon les dispositions des père et mère communs. Ce qui montre qu'il y a certains tiraillements dans la famille. Lors de la vente du 29 mars 1781, François habite à Puymanie. Il cultive vraisemblablement les terres de quelqu'un d'autre et semble résolu à corriger la déroute financière de la famille comme la suite va le montrer.

Lorsque son père Étienne meurt en 1782, François a 38 ans. Il vend alors le 25 mars 1783 à François Faugeron, avocat en parlement de la ville de Tulle, un pré appelé de Chabogy d'environ 5 sétérées 8 coupes (137 ares environ), pour 470 livres payées immédiatement. Puis, il est en mesure, le 29 mars 1786, cinq ans jour pour jour après la vente, de racheter la terre vendue par son père et lui en 1781 avec clause de rachat possible dans les 5 ans. Prix: 133 livres 4 sols 5 deniers, à peu près le même que le prix de vente de 130 livres.

Les affaires semblent actives: en 1786, par lettre de change, il donne ordre au S^r Charain, négociant à Tulle, de payer à Blaize Ladoire, marchand à Tulle, le 1^{er} juillet prochain la somme de 218 livres.

Également, dans le cadre de la succession de sa sœur, en mars 1789, Marie Besse et François Dexpert rachètent les effets personnels de Claude Besse et promettent de payer 15 livres à Antoine Brousse l'oncle des sœurs Besse (en fait c'est leur beau-père). Il s'agit d'«une comode presque neuve, un tablier de coton à mouche, un mouchoir aussy de coton à careaux fond rouge, une jupe de daufine, une de droguet et une autre aussy de daufine couleur rouge, une paire de brassière d'étoffe du pays, une cape aussy d'étoffe du pays, cinq paires de bas de laine, quatre chemises de toile mêlée, huit couëffes, 4 rubans, une paire de jaretière et une couëffe margot».

Cependant, à partir de juin 1790, la tendance s'inverse. Le 6, ils empruntent à Constant Verdier, laboureur à Lespinat, 34 livres «pour employer à leur nourriture et celle de leur famille», qu'ils rembourseront le 20 août prochain. Le 24 du même mois, c'est 68 livres qu'il emprunte à Jean Boivert, praticien, «pour employer à sa nourriture et celle de sa famille». Payable le 15 septembre prochain. Cette mention d'une utilisation d'argent pour subsistance est plutôt rare : est-elle utilisée pour justifier un prêt sans intérêt, pour susciter la compassion ? De fait, l'année suivante ses trois enfants meurent au cours du mois de juin. On sait qu'en 1789 il y eut de graves disettes suite à des récoltes catastrophiques dont l'effet a pu se faire sentir l'année suivante, une fois épuisées les provisions.

On n'a pas de trace pour le moment de remboursements de ces emprunts. Mais le 25 avril 1795, les choses ne semblent pas s'être arrangées car François emprunte la somme considérable de 700 livres à Guillaume Fleysac, cultivateur à Sérézat, toujours pour sa subsistance et celle de sa famille payables à très court terme le 24 décembre suivant.

Le 10 avril 1799, il touche de Léonard Mas une somme de 175 F à compte des droits non liquidés revenant ou qui peuvent revenir à Antoinette Mas, sa bru. Le même jour, Antoinette Mas cède tous ses droits de succession «dans la maison» de son oncle Léonard Mas, pour 180 F dont 100 payés immédiatement et les 80 restants par tranches de 20 annuelles à partir du 15 prairial prochain. Toujours le même jour, François Dexpert vend à son fils Étienne un pré

appelé le Couderc de 1 sétérée 6 coupées (36 ares environ) par entier avec les arbres qui sont dedans, à Marlias, pour 200 F payés de suite par son fils dont on précise qu'il a gagné cet argent «de son travail et industrie hors de la compagnie de son père», ce qui est une somme importante pour un jeune homme de 23 ans. Il est possible que François Dexpert ait été un homme qui ait eu des difficultés à gérer ses affaires pour une raison ou une autre. Son fils alors aurait pris des distances afin de se constituer un pécule à l'abri des mains paternelles.

Après avoir pris toutes ces dispositions in extremis, peut-être selon les directives de son fils, François Dexpert meurt le lendemain, 11 avril 1799 (22 germinal an VII), à l'âge de 55 ans. Sa femme mourra dix ans plus tard à 54 ans en 1809. On constate que les gènes de longévité n'ont pas fait effet sur cette génération qui a certainement vécu des temps difficiles.

Génération 6

ÉTIENNE DEXPERT *Le second*

Premier enfant de François et Marie Besse, il est né le 3 janvier 1775. Sa marraine est sa tante Claude Besse, sœur de Marie, le parrain, son grand-père Etienne *Le premier*.

Il se marie à 24 ans le 19 février 1798 (1^{er} ventôse an VI) avec Antoinette MAS. Elle a 20 ans, lui 23. C'est un double mariage : sa cousine, Françoise Marlias se marie le même jour avec Léonard Pouget. Une seule noce pour deux mariages, ça réduit les frais ! Surtout considérant la situation financière de la famille...

Lorsqu'un an plus tard son père François meurt, Étienne devient cultivateur propriétaire (noté à la naissance de Pierre en 1833) à Marliac. Il hérite donc d'une maison et d'un minimum de terres de son père malgré les dettes de la famille. On peut supposer que la situation a été suffisamment consolidée grâce à la cession et à la vente transigées la veille de la mort du père le 10 avril 1799 (*voir ci-dessus*).

Ils auront six enfants, tous nés à Marliac bien que ce ne soit pas précisé pour Marguerite et Léonard. Quatre d'entre eux survivent et se marient, ce qui est une réussite dans le contexte du lieu et de l'époque :

- *Jeanne (1799-1801)*
- *Pierre (1802) sans traces*
- **ÉTIENNE** (1807-1850) que nous nommerons pour s'y retrouver *Étienne Le troisième*
- *Jeanne (1809-1874)* qui se marie en 1830 avec Jean BOURNAZEL (dit Paliolle). Elle va habiter Coulamy. C'est la source du cousinage avec Pierre Bournazel, retrouvé via Internet. Ils auront 10 enfants dont seuls deux semblent survivre et se marier, tous deux prénommés Jean d'ailleurs.
- Marguerite, née en 1813, se marie en 1839 avec Georges PÉNY, en a trois enfants, puis, veuve, elle se remarie en 1852, avec Léonard COULAMY.
- **Léonard** (1816-1882) se marie en 1845 avec Catherine MARLIAC, avec qui il devient cultivateur propriétaire à La Croix de Vintejol. Ils auront deux enfants : Jean mort en bas-âge et Marguerite qui épousera en 1864 Jean **Bonnelye**, enfant né de père inconnu et d'une mère veuve. Ce couple aura 9 enfants dont une seule fille : au moins 3 des hommes vivront jusque dans les années 1955-60, voire plus pour l'un d'eux qui mourra

à 92 ans en 1976 dans le 5^e arrondissement à Paris ! Les 2 autres étaient retournés finir leurs jours à St-Salvador et, quand j'étais petite, c'était ces cousins Bonnelye que l'auto de mon père nous emmenait tous voir à La Croix de Vintejol, dans une maison paysanne rudimentaire dont j'ai un vague souvenir.

Antoinette Mas meurt en 1837 à Marliac à presque 60 ans avant le mariage de ses deux derniers enfants.

C'est à ce moment-là qu'Étienne *Le second* prend la décision de liquider la maison de Marliac et de bâtir la propriété de La Rebeyrote en 1838 avec son fils aîné Étienne *Le troisième*.

En 1845, Étienne habite toujours chez son fils à La Rebeyrote où il meurt en novembre 1851, à l'âge respectable de 76 ans, sept mois après son fils de 42 ans... Les deux Étienne Dexpert du XIX^e siècle disparaissent ainsi en même temps !

Un Georges Dexpert ?

Le 1^{er} novembre 1843, Léonard Dexpert est témoin de la naissance des jumeaux Georges et Léonard Bournazel, fils de Jeanne Dexpert, à Coulamy. L'autre témoin est un Georges Dexpert de 26 ans (probablement le parrain). Ce qui est intéressant, c'est que Léonard habite Marliac à cette date (cultivateur) et que ledit Georges habite La Rebeyrote (cultivateur aussi). Cependant, on ne trouve aucune trace d'une naissance d'un Georges Dexpert dans la Table décennale de 1813-1822... Il faudrait donc envisager que ce soit un autre Georges et que le nom de Dexpert lui ait été attribué par erreur. Il s'agit très vraisemblablement de Georges Pény, oncle, mari de Marguerite Dexpert, né en 1815 qui aurait 28 ans, mais qui habitait Marliac en 1839... C'est l'hypothèse qui a été retenue dans l'arbre généalogique.

Génération 5

ÉTIENNE DEXPERT *Le troisième*

Étienne Dexpert *Le troisième* est né à St-Salvador le 6 mai 1807. C'est le 3^e enfant, mais le 1^{er} fils vivant.

Il se marie avec Marie Martialle CHÈZE à Orliac-de-Bar le 6 janvier 1831. Elle a 19 ans, lui 23. Dans leur contrat de mariage, Étienne apporte une donation de ses parents à titre de préciput du quart de tous leurs biens, sous réserve de l'usufruit leur vie durant. La propriété est précisée pour la première fois : «*un corps de biens situé au village de Marlias (bâtiments, chenevières, prés, pacages, terres et bois*» d'une valeur totale de 6 000 F, ainsi que des biens mobiliers pour 516 F : 4 lits, 2 coffres, 2 garde-robes, 10 livres de vaisselle d'étain, 20 draps, 8 nappes, maie à pétrir, table, 2 chaudrons en cuivre dont 1 grand pour faire la lessive, 5 marmites, bêches, fourches etc., 1 charrette, 1 baste pour le fumier, 2 araires, 1 joug, 40 doubles boisseaux de blé noir, 60 doubles boisseaux d'avoine. Un boisseau pouvait contenir une douzaine de litres. Le prix de chaque article est détaillé dans l'acte. On précise aussi les dettes : 200 F dues sans acte à diverses personnes, 800 F qui reste dû à Jeanne Dexpert en dot, 940 F dû à Coulamy dit Ceaux pour un achat du 25 avril dernier et 264 F dû au même Coulamy pour une autre vente.

Marie Chèze apporte une somme de 1 800 F de ses père et mère dont 100 F sont payés par son frère Pierre, fils aîné, cultivateur, demeurant à Orliac de Bar. Il s'engage à payer 300 F au 25 janvier prochain et ensuite 150 F annuellement. Sans intérêt sauf en cas de défaut de paiement.

Elle apporte aussi un trousseau: 60 m de toile bouyradis [toile mêlée: fil, étoupe, lin...] dont la moitié sera donnée le 25 janvier prochain et l'autre dans un an; un buffet; une écuelle, assiette et «cuillée en étaing»; le tout évalué à 80 F.

Les époux demeureront avec les parents Dexpert qui les entretiendront contre travail et ils seront libres de détenir annuellement tous les moutons qu'ils pourront, de défricher 16a 47ca d'avoine pour en garder les profits. Ils ne peuvent réclamer des intérêts des successions de leur mère et père sauf s'il y a séparation.

Les deux fils Dexpert et Chèze signent. Ce sont les premières signatures de la lignée. En 1831.

Ils auront 10 enfants, dont 4 seulement se marieront et feront leur vie :

- Noël Etienne né le 25 décembre 1831 et décédé avant 1850 car on n'en parle pas dans la succession de son père
- **PIERRE** (1833-1904)
- Marguerite (1836-1840)
- Pierre Etienne (1839-1892) qui sera le premier de la famille à émigrer à Saumur (Maine-et-Loire) où il a épousé Constance GRANRY en 1865 et en aura une fille. C'est la filière qu'on retrouvera plus tard dans la vie de Jean-Martial dont la femme est née là. Voir *Les Dexpert à Saumur*. C'est un quatrième Étienne...
- Léonard (1841-1848)
- **Léonarde** (1842-1933 – voir encadré ci-dessous)
- Antoinette (1844-1851)
- Martin Pierre (1846-1857)
- **Marguerite**, née en 1848, mariée en 1870 à François CHALAUX et en aura un enfant, Vincent, cultivateur puis terrassier, qui rejoindra la diaspora d'Asnières-sur-Seine où il mourra en 1911.
- Antoine Etienne (1849-1869) mort à 20 ans.

Le 4e enfant, Pierre Etienne, naît le 7 mars 1839 à La Rebeyrote et non à Marliac comme les enfants qui l'ont précédé. C'est à moins d'un kilomètre et toujours à peu près à la même distance de St-Salvador. En 1839, Etienne est formellement dit cultivateur à La Rebeyrote.

La Rebeyrote est un hameau stratégiquement placé au croisement des routes menant d'une part de Treignac à Seilhac et Tulle et d'autre part de Chamboulive à Orliac de Bar vers le Cantal.

La maison est tout près de ce carrefour. C'est grâce aux propriétaires actuels de la «maison Dexpert» que j'ai pu rencontrer en 2013 que j'ai su que cette maison était en fait un relais de poste. D'après cette famille Merpilhat, il y avait 60 hectares de terrain, ce qui était considérable à l'époque. Elle a été bâtie en 1838 (date inscrite sur la pierre au dessus de la porte), ce que nous confirme l'entente de

Marie Léonarde DEXPERT, sœur de Pierre DEXPERT, est née le 22 août 1842. Léonarde sur son acte de naissance, elle se dit Marie Léonarde à son mariage avec Jean CERON en 1864 où elle va habiter chez les Ceron à Seilhac, à La Valette. C'est donc la mère de l'arrière-grand-mère que j'ai connue toute petite (Bonne-Maman de Seilhac, Marie Anastasie CERON, épouse d'Auguste Dexpert, neveu de Marie-Léonarde). Elle et son mari tenaient auberge à Seilhac à La Valette dans « la vieille maison ». De cette époque, il nous reste deux mazagrans verts, ainsi que six petits verres à liqueur en cristal avec carafe. Quand Marie-Léonarde perd son mari en 1910, elle continue à exploiter (en gérance) le bureau de tabac. D'après le récit familial, elle était évoluée intellectuellement, très gaie et exhortait à rire sa fille d'un caractère moins expansif. Voir *chronique Ceron*

fermage père-fils de 1839 qui fait état de bâtiments « nouvellement construits ». C'est là aussi qu'on apprend que Étienne fils veut devenir aubergiste : «*Si pour le besoin du commerce que le*



preneur se propose de faire, il était obligé de faire un allongement à la maison ou de nouvelles constructions ou réparations, son père lui en donne l'autorisation expresse».

C'est ainsi que dans les années subséquentes la maison fera fonction de relais de poste et d'auberge (la photo de 1960 témoigne assez bien de l'état originel de la maison).

Il reste à préciser avec quel argent, ils ont pu faire bâtir cette maison et acquérir tous ces terrains.

À la mort du père de Marie Chèze en 1836, les 1 600 francs de la succession sont divisés entre 6

enfants, donc ne donnent aux Dexpert qu'environ 250 francs. Quant à celle de sa mère Antoinette Mas, morte en 1837, il ne semble y avoir eu aucun bien. Il y a bien sûr la vente de la maison de Marliac, mais l'acte n'a pas encore été trouvé.

C'est seulement en 1839 que le beau-frère Pierre Chèze demeurant au Mas de la Galandie, à Orliac de Bar, paye les 300 F dus sur la dot de Marie Chèze. Ainsi que les 60 m de toile évalués à 60 F. Tout cela dû depuis 1832... et 200 F restent dus...

La même année, le 1^{er} décembre, Etienne *Le troisième* passe une entente de fermage à 250 F par an avec son père pour douze années. Contre cette somme, il peut exploiter à son gré ou presque tous les biens qui appartiennent à son père, tant à La Rebeyrote qu'à Marliac. En contrepartie, il héberge et entretient son père qui travaille « de tout son pouvoir à la culture ».

Cet acte de fermage est extrêmement intéressant car il nous donne l'état exact des bâtiments construits en 1838, ainsi que la vision exacte des biens de la ferme (auxquels il faut ajouter ceux accumulés en sept ans par le jeune couple tel que prévu au contrat de mariage). Voir encadré ci-dessous.

C'est en 1842 qu'un acte le mentionne comme aubergiste de profession. Les affaires doivent être bonnes car, en février 1843, le fils paye les dettes de son vieux père :

- 220 F à Joseph Bach, Soleilhavoup (Naves), pour un emprunt fait en 1823
- 210 F à Françoise Tereygeol, marchande, de Tulle pour un emprunt de 1838
- 318 F à la même Tereygeol pour emprunt ou fournitures jusqu'au mois d'octobre dernier.
- paiement final à Léonard Vergne, propriétaire cultivateur, à Aucheby (Lamazière), à qui il doit 1 300 F pour une obligation de 1838, à savoir 800 F de capital, 200 F d'intérêts,

12 F en frais de notaire et d'huissier, tenant compte des sommes déjà payées en intérêts par Etienne père.

Également, l'année suivante, Étienne fait des acquisitions. En avril 1844, il achète une terre labourable au Laurel, appelée Male Charrière, de 86 ares à un Léonard Champeil aux abois, pour 300 F. Le paiement est immédiat et sert à payer une grosse dette, le reste étant pour la subsistance de cette famille Champeil. En décembre, Étienne enchérira de 300 à 600 F sur Léonard Coulamy pour acheter la terre Combe Peyre.

La maison de la Rebeyrote en 1839

Une maison et une écurie ou grange ne faisant qu'un corps de bâtiment, le tout nouvellement construit.

La maison a 10m de façade (30 pieds) sur 5m 33cm (16 pieds) de profondeur, se compose d'une cuisine, d'un salon à côté et d'un grenier sur le tout. La cuisine n'est pas encore pavée. Le salon est planchéyé, la cuisine et le salon ne sont séparés que par une cloison en torchis. la porte qui communique du salon à la cuisine ainsi que celle qui communique de la cuisine à la grange en sont pas encore faites. La cuisine ainsi que le salon sont recrépis. Le plancher du grenier est fait sur la cuisine seulement et sur le salon, les planches ne sont que jointées et ne sont pas attachées.

L'écurie ou la grange qui a également 10m sur 12 m se compose d'une étable de 10m de long sur 5m 33cm de large et d'un sol de grange ou aire de 10m de long sur 6m 66cm de large.

Tous les susdits bâtiments qui sont en très bon état comme étant nouvellement construits sont couverts en paille et une partie en ardoise (environ 40m) sur la maison.

Le terrain qui est au devant de la porte tournée au nord que Dexpert père se proposait de faire enlever pour faire une avenue de ce côté n'est pas encore déblayé et empêche de communiquer par cette porte.

Cependant, de façon inattendue, Étienne *Le troisième* meurt le 26 avril 1850 à 42 ans seulement et son père ne lui survit que de sept mois. Lors de la succession, d'après les Tables de succession et absences, son héritier est Pierre, l'aîné des enfants, qui n'a alors que 17 ans. La valeur de la succession est de 700 francs en argent, avec des biens immeubles situés à St-Salvador qui donnent 27 francs de revenu. C'est très peu, le prix d'une pochée de blé ou d'une barrique de vin (source : Journal de compte d'un *propriétaire 1847-1848*). Cette déclaration sommaire n'est pas cohérente avec l'inventaire qui sera fait le 11 avril 1851.

Son grand-père Étienne a fait un testament le 14 mai 1850 selon lequel «*sain d'esprit, jouissant d'une bonne santé, ainsi qu'il est apparu aux notaire et témoins soussignés*», il «*donne et lègue à Pierre Dexpert mon petit-fils aîné, fils à Étienne Dexpert et Marie Chèze, âgé de 16 ans, demeurant avec moi, tout ce dont la loi me permettra de disposer en sa faveur au moment de mon décès, soit meubles ou immeubles ou usufruit.*»

Un inventaire détaillé est fait le 11 avril 1851 «*dans le but d'éviter la confusion entre le mobilier qui sera inventorié et celui de Sérézat par suite du mariage projeté entre lui et la veuve Dexpert.*» Cet inventaire révèle un mobilier de 344,35 F appartenant en propre à Marie Chèze, un mobilier tombant dans la communauté d'une valeur de 1 708,1 F et un mobilier de 773 F qui appartient à Étienne père (le Second) dans le cadre du bail à ferme. C'est donc un total de 1 500 F environ qui composera la succession après le 28 novembre 1851 (mort du grand-père Étienne le Second). Ceci sans compter les terres. Et la maison dont l'état des lieux montre des

améliorations notables par rapport à 1839 : cuisine pavée de petites pierres, planchers faits, bon état des portes et ouvertures, cave, grenier, hangar et puits se sont ajoutés. Le cheptel se compose de 2 vaches (180 F), 6 jeunes moutons (20 F), 9 brebis, 6 agneaux et 13 moutons (126 F), une truie (20 F).

Marie CHÈZE, se remarie donc rapidement le 17 avril 1851 avec Martial SÉRÉZAT, qui a perdu sa femme, Jeanne Bournazel, le 13 avril 1850. Cela explique-t-il qu'on déclare dans l'acte qu'Etienne est mort un 7 avril au lieu du 26... afin de respecter le délai usuel d'un an avant le remariage ?

Les Sérézat sont une très ancienne souche de Saint-Salvador, présente avant 1600, avec un notaire royal vers 1660. Martial Sérézat est propriétaire cultivateur et adjoint au maire. Il habite au bourg, ce qui laisse supposer qu'il ne cultive pas directement ses terres. Il a 4 frères et une sœur. Il est témoin à l'acte de fermage de 1839.

Au remariage, en 1851, les enfants Dexpert ont entre 2 et 18 ans. La famille reste à La Rebeyrote et Martial Sérézat s'y installe avec sa fille Marguerite Agathe qui a 10 ans. Ils y poursuivent les activités de l'auberge. Même si Pierre est théoriquement l'héritier de son père, la présence de son beau-père et les arrangements pris semblent le maintenir dans un statut d'enfant à charge jusqu'au mariage. Martial Sérézat est d'ailleurs une figure très remarquable de chef de famille, souvent chez le notaire pour vendre ou acheter des terres, ayant le souci de racheter les droits de succession pour garder les biens à La Rebeyrote.

Marie Chèze mourra en 1876 « en sa maison » à La Rebeyrote.

Martial Sérézat meurt deux ans plus tard en 1878 à La Rebeyrote également, mais son beau-fils Pierre n'est pas déclarant du décès.

Génération 4

PIERRE DEXPERT

Né en 1833 à Marliac, Pierre est celui qui reprend le domaine de La Rebeyrote, l'autre fils, Pierre Étienne, son cadet, est à Saumur. Il épouse le 16 juin 1859 Marguerite Agathe SÉRÉZAT, qui est fille du premier mariage de Martial Sérézat, son beau-père, avec Jeanne Bournazel, un de ces mariages croisés dont la famille Dexpert se fera une spécialité. Il a 26 ans, elle 17. Elle vit depuis sept ans dans la même maison que lui.

Dans leur contrat de mariage, passé le 19 mai 1859, ils sont sous le régime dotal avec société d'acquêts. Agathe apporte les biens recueillis de sa mère (Jeanne Bournazel) et le quart des biens présents et à venir de son père à titre de préciput, sous la réserve du revenu sa vie durant et de la capacité de le transmettre par testament ou autrement à Marie Chèze. Ce sont les biens de la communauté et ses biens à lui dont des immeubles au bourg (bâtiment, pré derrière la maison et jardin à côté de la grange) et à Puymanie.

Pierre apporte les biens recueillis de la succession de son père et fait l'objet de la même disposition du quart des biens de sa mère à titre de préciput sauf possibilité de transmission à Martial Sérézat.

Les époux et leurs enfants seront logés, nourris, éclairés, chauffés, entretenus par les Sérézat à la charge pour eux de travailler pour leur mère et beau-père. Ils ne peuvent réclamer d'intérêts dans les successions de leur mère et père sauf s'il y a séparation. Les parents gardent le droit de vendre les immeubles à condition d'en acheter d'autres d'égale valeur ou pour faire des paiements très pressants.

Les jeunes mariés ont le droit de vendre la quantité d'avoine qu'ils jugent convenable, de prélever 2 hectolitres de seigle et de semer 2 hectolitres de pommes de terre à leur profit chaque année avec 10 journées de cheval.

La légende familiale leur attribue 13 enfants mais je n'en ai retrouvé que 11. Pierre leur aurait dit : «*Je vous mène jusqu'au brevet supérieur si vous étudiez, sinon, en apprentissage !*». Il ne semblait pas avoir dans ses plans d'en faire des cultivateurs ni des aubergistes. Lui-même va s'efforcer de poursuivre la diversification des activités de la famille, commencée par son père Étienne.

Les actes le disent tantôt sans profession ou propriétaire sans profession (1859, 1864, 1870) ou cultivateur (1892). On pourrait penser qu'il commence, lui aussi, à faire cultiver ses terres et s'occupe à d'autres choses comme Martial Sérézat, son beau-père.

Ce qui est sûr, c'est qu'autant Martial Sérézat que Pierre Dexpert étaient des personnalités hors du commun. Ils seront tous deux adjoints au maire. Leurs signatures très fortes en témoignent. Voir signatures ci-contre en 1773 sous le contrat de mariage d'Antoinette.



On sait qu'en 1882, Agathe Sérézat se dit aubergiste à la naissance de Léonard Léon. Et la même année, Pierre est mentionné comme propriétaire cultivateur.

En octobre 1864, Pierre achète une propriété à la Rebeyrote moyennant 2 800 F. En avril 1873, il paie sur ses deniers propres la moitié de la donation (1 500 francs) de Martial Sérézat et Marie Chèze à Antoinette Sérézat, sa demi-soeur, pour son mariage avec Marcel Collin.

Quand Pierre hérite officiellement du domaine, un partage a lieu avec sa fratrie le 28 janvier 1878. En décembre précédent, par acte sous seing privé, son frère Pierre Étienne (qui est à Saumur) lui avait cédé ses droits dans les successions de leurs parents pour la somme de 1 000 F payables en 5 termes annuels égaux. Ses sœurs, Léonarde, Marguerite Dexpert et Antoinette Sérézat, les lui cèdent aussi dans la succession de Marie Chèze (3 vingtièmes chaque) et dans les successions de Léonard, Antoinette et Antoine Dexpert. Pour 1 500 F, soit 650 F à Léonarde, 450 F à Marguerite, 400 F à Antoinette Sérézat. La somme a déjà été payée aux époux Ceron, les autres paiements échelonnés sur deux ans, sans intérêt.

Ces cessions font cesser toute indivision entre les héritiers d'Etienne Dexpert, des 3 autres enfants et de Marie Chèze. Mais ce sont des sommes importantes que Pierre devra trouver. Il vend d'ailleurs une terre en septembre 1879. C'est à cette époque qu'il est adjoint au maire de St-Salvadour.



LE RELAIS DE POSTE DE LA REBEYROTE

On peut se rendre compte sur ces photos de 2010 de l'étendue que pouvait avoir la propriété.

On voit la maison en haut à gauche. De l'autre côté de la rue, une autre maison dont on n'a pas trace dans les actes. Le four avec son séchoir à châtaignes au-dessus. Plusieurs bâtiments servaient de dépendances. L'écurie quant à elle attenait à la maison.



Martial Sérézat meurt quelques mois plus tard, en avril 1878. Pierre se retrouve seul avec sa femme pour faire marcher cette entreprise familiale : relais de poste (avec écuries), auberge (avec le grand four à pain et séchoir à châtaignes) et élevage et culture des nombreuses terres qu'ils louent ou font cultiver. Peut-être avait-il aussi moins d'aptitudes ou de goût pour planifier et gérer les affaires.

L'aîné des enfants, Martial Dexpert, a alors 18 ans (il mourra six ans plus tard), Antoine en a 12, Antoinette 10, Marguerite 8, Clément 6, Auguste 4 et Jean Martial est nouveau-né. Pierre et Agathe élèvent donc une famille de 6 enfants avec un jeune adulte (4 des 11 enfants sont morts en bas-âge).

En ce qui concerne ses enfants, la stratégie éducative de Pierre Dexpert a été couronnée de succès, amenant un exode complet des Dexpert de St-Salvador au moyen de professions diverses, presque toutes intellectuelles...

- Martial (1860-1884) est l'aîné des enfants. D'après son registre matricule, il est petit (1 m 56), châtain, yeux bruns, nez fort, visage ovale. Il a fait son primaire mais pas jusqu'au brevet et se retrouve à Paris où il travaille comme commis au moment de son incorporation militaire en 1880. Il a tiré le numéro 40 et est déclaré bon pour le service (5 ans, à l'époque). Il est affecté dans l'infanterie, change deux fois de numéro matricule, on ne sait pourquoi, passe modestement ses grades jusqu'à sergent, est envoyé en Tunisie en 1883 et meurt l'année suivante à 24 ans à l'hôpital militaire de Cholet de la fièvre typhoïde. Cholet est à 75 km de Saumur...
- Antoine (1866-1908) part en Algérie dès 1894 où il se marie en 1900 avec Camille Chérie NOËL à Alger. Il est alors contremaître à Boufarik. Il meurt à l'hôpital d'Alger le 23 septembre 1908 à 42 ans. Il travaillait alors comme pépiniériste. Il ne semble pas avoir eu d'enfant.
- Gabrielle Antoinette (1868-vers 1917) est devenue institutrice et son frère Jean Martial lui aurait trouvé une place de préceptrice dans une famille noble russe avec laquelle elle aurait été assassinée à la Révolution de 1917. Effectivement, elle fait une demande de passeport pour la Russie en juillet 1904 alors qu'elle a 34 ans. Son frère y est depuis 8 ans déjà (à part son service militaire qu'il fait de 1900 à 1902 en France). Elle ne semble pas s'être mariée. Nous avons deux photos d'elle à deux époques différentes par un photographe de Novotcherkassk (35 km au nord-est de Rostov). *Ci-contre, une des photos.*
- Marguerite, née en 1870, épouse en 1892 Léonard GÉRAUDIE, un cultivateur de St-Salvador. Ils restent à Saint-Salvador, mais leur fils s'établira à Paris dans le 13^e arrondissement et épousera sa cousine Marcelle Dexpert...



- Clément Antoine, né en 1872, devient facteur dans les Postes à Paris et s'y marie avec Isabelle VOISIN. *Oncle Clément et Tante Bébelles*, pour Gilberte Dexpert qui les a bien connus. Ils ont une fille, Marcelle en 1898, celle qui épousera son cousin Géraudie en 1919 et en aura 2 fils. *Voir ci-dessous la remarquable photo du mariage Géraudie en 1919.*
- **François Auguste** (1874-1942) qui est mon arrière-grand-père.
- Jean Martial (1878-1917) devient employé de banque à Rostov-sur-le-Don. On est sûr de l'endroit puisqu'il s'y marie en 1903 avec Lydie Emma BOULAY et y a un fils, Serge. Il meurt en 1917 à la guerre avec la plus grande partie du fameux Corps expéditionnaire russe (*photo ci-contre*). Serge Dexpert, cousin de mon grand-père, habitait dans les années 70 à Paris 7^e, 76 av. de la Bourdonnais (*source : répertoire téléphonique de mes parents*). Une trace de lui se trouve également sur Gallica dans un [document](#) de 1965 où il est remercié pour avoir aidé à faire une recherche sur « le problème lorrain ». Il est mort en 1999, un peu avant, hélas, que j'aie commencé mes recherches. *Voir Les Dexpert à Saumur.*



Il est difficile pour le moment de préciser la vie de la famille de Pierre Dexpert entre 1878 et 1892. Il est probable qu'une cassure importante survient lors du décès de son fils aîné en 1884 et surtout après la mort de sa femme Agathe en 1888, ce qui le laisse seul en charge d'un relais de poste et d'enfants qui ne sont pas encore tous tirés d'affaire.

En 1892, les enfants qui restent sont Antoine (26 ans); Antoinette (24 ans, institutrice); Marguerite (22 ans), qui se marie cette année-là (ce qui occasionne une pression financière supplémentaire); et les trois mineurs : Clément (20 ans), Auguste (18 ans) et Jean Martial qui n'a que 14 ans.

Cette année-là, il devra liquider le domaine parce qu'il ne peut pas faire face à ses dettes et au partage successoral qui n'est pas finalisé. Son frère de Saumur rachètera la maison à l'adjudication, mais c'est Marguerite Leyrat, femme de Léon Merpilhat, qui surenchérira et l'obtiendra. Cette Marguerite Leyrat est de la famille de Marcelle Leyrat, épouse Collin (*voir plus loin encadré sur les Collin*). Ses descendants occupent toujours la maison de La Rebeyrote.

Après adjudication de tous les biens, le partage est effectué en décembre 1895 : Pierre Dexpert garde 5 488 F, Antoine reçoit 2 323 F et les autres chacun 750 F. Antoine avait curieusement été avantagé par sa mère par préciput dans un testament de dernière minute juste avant sa mort en 1888. Cette liquidation règle tous les comptes pendants de toutes les successions.

Après le décès de Pierre Dexpert aux Yeix en 1904, les Tables des successions et absences mentionnent « *sans aucun actif* ». Un inventaire a été fait le 21 février 1905 et une vente de meubles le 20 octobre 1905. Pierre n'avait donc plus que peu de choses à lui. Il habitait peut-être chez sa fille Marguerite.

Ces difficultés financières récurrentes de la famille pourraient expliquer son obsession de l'instruction, ne pouvant que peu léguer à ses nombreux enfants et ne voulant pas répéter les partages pénibles de sa propre fratrie.

Par contre, on ne sait pas encore pourquoi ses affaires allaient si mal, étant donné que la concurrence du train n'a commencé qu'en 1904 et que le relais de poste devait être un commerce essentiel dans la région. On peut se questionner aussi sur le fait qu'il ait tout lâché aussi brutalement, alors qu'il avait quand même plusieurs terres qu'il aurait pu vendre peu à peu. L'impression qui ressort est qu'il était découragé (ou dépressif) ou qu'il avait des relations tendues avec ses enfants qui ne l'appuyaient pas autant qu'il l'aurait voulu, tirillés peut-être entre le devoir d'étudier et celui d'aider leur père. À moins qu'il n'ait vu dans la liquidation le seul moyen de se libérer d'une tâche devenue écrasante et d'aider ses enfants à démarrer dans la vie.

Soit hasard ou air du temps, soit que cette expérience familiale ait été plutôt traumatisante, de ces 4 fils Dexpert vivants en 1892 ne sont issus que 2 petits-fils : Georges et Serge, et une seule arrière-petite-fille, ma mère...

C'est ainsi que s'éteindra cette branche Dexpert.

Par Anne Falcimaigne

Mise à jour 25 décembre 2018

Le mariage Géraudie de 1919 à Paris



Une fascinante photo familiale a été prise au mariage de Marcelle Jeanne Ernestine DEXPERT avec Pierre Jean Martial GERAUDIE en 1919. C'est le troisième mariage entre cousins en trois générations, ce qui fait qu'on retrouve toute la famille au grand complet sur la photo avec presque aucun apport externe ! Mon grand-père Georges Dexpert n'y est pas, étant à ce moment-là au Maroc.

À la droite du marié : sa mère Marguerite dite Maria Dexpert, avec son père Léonard Géraudie et sa petite sœur Henriette Amélie.

À la gauche de la mariée : son père Clément Dexpert et sa mère Isabelle Voisin (chapeau à plumes) devant qui on voit Serge Dexpert, en tenue militaire comme fils d'un père tué à la guerre deux ans auparavant. C'est le neveu de Clément Dexpert.

Derrière les mariés : Auguste Dexpert et Marie Anastasie Ceron, mes arrière-grands-parents, oncle et tante de la mariée. À leur gauche : François Ceron (frère de Marie Anastasie) et sa femme Joséphine Castéran qui est un peu en retrait.

À gauche au dernier rang : Lydie Boulais, veuve de Jean Martial Dexpert et mère du petit Serge, avec à sa gauche un homme plus âgé qui ne peut être qu'Ernest Soyer son père adoptif (*Voir Dexpert à Saumur*). La vieille dame à côté de lui n'est nulle autre que Marie Léonarde Dexpert, veuve de Jean Ceron et mère de Marie Anastasie et Clément (et tante d'Auguste Dexpert en plus !). Le jeune homme moustachu à sa gauche pourrait être Marcel Collin, un cousin.



Génération 3 FRANÇOIS AUGUSTE DEXPERT

Né en 1874, il est le 8^e enfant de Pierre et n'a que 14 ans quand sa mère meurt. Il réussit apparemment assez bien dans ses études pour devenir employé des Postes, comme son frère aîné de deux ans, Clément, qui, en 1897, habite Paris et est facteur.

Il a fait son service militaire comme engagé volontaire pour 5 ans entre 1893 et 1898, ce qui était sans doute une façon d'échapper aux difficultés pécuniaires ou autres de la famille. Dans la marine, il fait campagne sur le Vingh-Song du 15 juin au 18 juillet 1894 et la guerre du Tonkin du 19 juillet 1894 au

14 avril 1897. Il se fait muter dans l'infanterie fin 1897, à l'approche de son mariage.

En mars 1898, il est libéré et, le 21 avril 1898, il épouse à Seilhac Marie Anastasie CERON qui va avoir 20 ans (Bonne-Maman de Seilhac). C'est sa cousine germaine (sa mère née Dexpert est la tante d'Auguste). C'est pourquoi il appelait sa belle-mère « Tante ». Et ce qui fait probablement qu'on appelait dans le pays la maison « Chez la tante » (source : Simone et Irène Soulier).

En 1900, il est commis des Postes et habite à Paris, rue des Écoles, avec son beau-frère François Ceron qui est lui aussi employé des Postes. Puis ils habitent bd St-Marcel. Il est en lien avec Paul Sérézat lui aussi employé des Postes et témoin au mariage de Clément. C'est le petit-fils de Martial Sérézat et, avant de passer aux Postes à Paris, il a été employé du gaz à Ecommoy jusqu'en 1893, à l'usine où Pierre Étienne Dexpert était sous-directeur jusqu'à sa mort en 1892. Voir les Dexpert de Saumur.

En 1909, il est employé des Postes pour la région sud-ouest et ils habitent 16 rue Renan, à Asnières. Il travaille au tri postal dans les trains de nuit. Ce serait dans un de ces trains que le portrait-caricature ci-dessus a été peint par un collègue.

Il a dû être mobilisé en 1914 et peut-être blessé, car il est décoré de la Croix de guerre en 1916.

En novembre 1921, au mariage de son fils, il est dit résider à Asnières alors que sa femme réside à Seilhac.



En 1929, il réclame de son beau-frère François Ceron le paiement d'un prêt de 7 500 F fait aux Ceron. D'après mon interprétation, il s'agit du montant de la dette à Raffailhat qu'Auguste Dexpert a réglé au moment de la succession de Jean Ceron en 1917. François Ceron est également employé des Postes et réside à Asnières.

En 1932, Auguste fait démolir la « vieille maison » au bord de la route et bâtir la maison actuelle. En 1939, il est à la retraite et s'installe à Seilhac. Il tient un agenda que j'ai en ma possession. C'est d'ailleurs là qu'il meurt le 22 mars 1942.

Sa femme, Marie Anastasie Ceron, meurt dix ans plus tard, à Seilhac également le 1^{er} août 1952.



La nouvelle maison de La Valette, peinte par Georges Dexpert en 1945

LES COUSINS COLLIN

Antoinette Sérézat, née en 1853, est la demi-sœur de Pierre et Marie-Léonarde Dexpert, puisqu'elle est la fille de Martial et de Marie Chèze (veuve d'Etienne Dexpert). Elle a épousé en 1873 un gendarme lorrain affecté à Seilhac, François Auguste Collin. Cette famille Collin vivait à St-Salvador et, quand j'étais petite, je crois avoir été visiter le reste de cette famille en fait, des cousines par alliance, puisque leur fils Arsène Collin, boulanger, blessé de guerre (amputé à hauteur de la hanche), était mort en 1937 et le petit-fils (Marcel Collin, boulanger aussi) était mort à la guerre en 1941.

Ces deux veuves de guerre restèrent vaillamment vivantes jusqu'en 1959 pour Marguerite Bouillaguet, femme d'Arsène, et 1996 pour Marcelle Leyrat, femme de Marcel (qui est morte à 96 ans...).

Sur leur tombe à St-Salvador, il est inscrit qu'Arsène est *grand blessé de guerre, croix de guerre avec palmes, chevalier de la Légion d'honneur*, mais il n'y en a pas trace dans la base Léonore de la Légion d'honneur.

Après une demande officielle auprès de la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur, j'ai obtenu confirmation qu'il avait bien été nommé Chevalier par un décret du 1^{er} avril 1937, quelques mois donc avant sa mort. Le dossier n'a pas été conservé, d'où son absence dans la base de données.





Génération 2

PIERRE GEORGES DEXPERT

Né le 7 octobre 1900 à Seilhac, il restera fils unique. Son prénom usuel est Georges. *Il part de chez lui à 16 ans en claquant la porte, selon sa fille Gilberte Dexpert, alors qu'il est en première, et passe un concours des Postes.*

Sur son dossier professionnel, il est écrit qu'il a son diplôme d'études secondaires 1^{er} degré, donc peut-être la première partie du baccalauréat.

De 1916 à 1917, on ne sait pas précisément où il est. Toujours dans son dossier du CFAT, il est dit qu'il est commis auxiliaire aux PTT au bureau de la gare St-Lazare à Paris (c'est la gare qui dessert Asnières). Il est peut-être avec son oncle Clément à Paris ou bien tout bonnement chez ses parents, une fois la crise passée.

En tout cas, il n'est plus brouillé avec son père quand il part au Maroc en 1918, puisqu'il écrit un nombre considérable de cartes postales pour raconter sa vie dès son arrivée et y fait en outre référence à des échanges de lettres. Ce qui est spécial, c'est qu'il adresse ses cartes, tantôt à sa mère, tantôt à son père, et parfois aux deux, à Asnières. Et parfois le même jour... ce qui s'explique probablement par sa connaissance des allées et venues de son père qui trie le courrier à bord du train entre Paris et Limoges (et intercepte peut-être ses cartes ?).

Il arrive à Casablanca et l'annonce par une carte du 18 février 1918 à ses parents, ainsi que son entrée en fonction aux PTT (Office des Postes chérifien) le 19. Il est avec deux amis : Maurice et Louis. Maurice est nommé à Casablanca avec Georges grâce à une lettre du père Dexpert. Georges loge au *Cecil Hotel* pour 180 francs de pension.

À la fin novembre 1918, Georges annonce qu'il prépare le concours des Indirectes (Contributions indirectes). Puis il annonce fièrement sa titularisation aux Postes dans une carte malheureusement non datée.

Le 3 février 1919, il confie une carte à un ami de Casablanca qui part en France, mais une autre carte du 17 février nous apprend qu'il revient de France (voyage rapide donc) et qu'il a « *formé un petit groupe sympathique sur le paquebot. Deux jeunes mariés, un employé de banque et deux jeunes dactylos très gentilles. Nous avons le plaisir de nous retrouver tous à table au Continental et même, vu les loyers manquants, de partager un peu les chambres.* ». Il dit qu'il se « *réinstalle* » et garde sa chambre avec Gillot. Il loge à l'Hôtel Continental pour 80 francs de chambre et 180 de pension.

Il rencontre en effet Augusta FOSSAT sur le bateau Bordeaux-Casablanca (elle me l'a confirmé). *D'après ma mère, c'est en revenant s'établir définitivement à Casa. Mon grand-père faisait alors son service militaire en « colonne » pour finir la « pacification » du Maroc. Il attrape la dysenterie et Augusta le soigne.* Mais il faut y regarder de plus près, car en 1919, il est plus probable que c'est le 1^{er} voyage d'Augusta qui voyage avec son amie de l'école de secrétariat et son mari. De son côté, Georges travaille aux Postes et n'est pas encore au service militaire. Il a 19 ans.

En septembre 1919, il écrit qu'il n'a pas eu de nouvelles depuis un mois et précise que le courrier passe par bateau de Tanger et l'Espagne. Il a reçu une relation de son père, un certain Kingsbury qui a l'air anglais, et riche car il achète du terrain... Une carte du 1^{er} octobre relate

des faits des Postes. Puis on saute à une carte du 18 octobre, d'une écriture méconnaissable, où il annonce qu'il va tout à fait bien et a recommencé à manger. L'épisode de dysenterie se placerait donc entre le 1^{er} et le 18 octobre. Le 18 novembre, d'une bonne écriture où pointe celle qu'il aura adulte, il dit que ça va parfaitement : santé parfaite. À bientôt, dit-il, ce qui indique un voyage prochain en France.

Pas de cartes en 1920. Sont-ils allés en France tous les deux ? Pour les présentations aux parents (à Flers et à Paris). Y est-il allé tout seul pour annoncer ses fiançailles ? Selon ma mère, il y a eu une brouille à ce sujet avec Auguste Dexpert qui était contre le mariage. La seule raison que j'y vois est la séparation des parents d'Augusta qui ne passe pas... Peut-être aussi le fait qu'elle ait 8 ans de plus que Georges et qu'il soit si jeune.

Les cartes reprennent au moment de son service militaire en 1921 : début février 1921, il est à Tadla et parle de « la colonne ». « Il est fortement question de partir fin février ou au début de mars. Je suis affecté au poste B. 7 de campagne. » Il est « radio TSF » (c'est probablement à ce moment-là qu'il apprend le morse, tel qu'il me l'a dit quand j'étais petite). Il note que « le poste que nous emmènerons est une petite merveille. Il est boche et s'appelle Bosch. » Et aussi : « On nous a tué 2 sentinelles l'avant-dernière nuit (2 sénégalais) ». Eux restent au lit la nuit et se font appeler les « vaseux ». Le 10 avril, il écrit de Kénitra à plus de 300 km que le voyage s'est bien passé. Le 13, il part à Ouezzane, mais « la classe approche » (la fin du service militaire). Le 18 juin, il est à Meknès et s'apprête à aller installer un central radio à Casa Postes. Le 12 août, il repart de Meknès pour Bekrit et le même jour, on décerne au caporal Georges Dexpert, matricule 763, un certificat de bonne conduite pendant son temps sous les drapeaux, au 41^e bataillon de Sapeurs télégraphes.

Ma mère disait que, lors de son service militaire, il avait fait « la pacification du Maroc », c'est-à-dire la réduction de la résistance berbère à l'occupation française du Maroc. En fait, c'est l'époque où ça se calme dans le Moyen Atlas : la guerre avec Moha-ou-Amou s'est terminée par sa mort en 1920 et le reste de ses troupes sont en train de se rallier.

Il est dit dans sa fiche matricule qu'il a fait la campagne *Maroc en guerre* du 8 octobre 1920 au 30 août 1921 et il reçoit la Médaille avec agrafe Maroc (par décret du 17 janvier 1923).

Le 1^{er} octobre 1921 est la date officielle à partir de laquelle il entre au Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, le CFAT. Il y commence comme stagiaire.

Je n'ai pas d'autre correspondance pour cette époque. Ils se marient le 5 novembre 1921 à Casablanca (elle est en deuil de son père, mort en mai). *Leur mariage fâche considérablement le père Dexpert. Les Dexpert ne viendront d'ailleurs jamais au Maroc.* Elle est une brillante et appréciée assistante de direction (sous-directrice) aux Chargeurs réunis, d'après toujours sa fille Gilberte Dexpert. Au mariage, cependant, il est simplement dit qu'elle est sténodactylo. Lui est employé de banque, peut-être via le mari de



l'amie (les jeunes mariés du bateau...). Ce couple est sur toutes les photos du Maroc et je ne sais même pas leur nom. Les Mazou, peut-être ?

Les consentements notariés des parents Ceron-Dexpert sont envoyés séparément de là où ils se trouvent : Seilhac et Asnières. Soit qu'ils aient vécu séparés à l'époque ou que ce soit simplement un hasard des déplacements d'Auguste descendu de son train à Uzerche et passé régler des affaires à Seilhac. Marie Badie-Bayne, la mère d'Augusta, n'est pas présente non plus, ni personne d'autre de la famille.

Augusta a 29 ans et lui 21. Elle essaiera toujours de gommer cette différence d'âge, jusqu'à falsifier le dernier chiffre de son année de naissance sur une de ses cartes d'identité ! (j'ai ce document). Au mariage, elle a pu être déjà enceinte consciemment ou non... En effet, 35 semaines seulement plus tard, elle accouche de ma mère dont on n'a jamais dit qu'elle était prématurée...



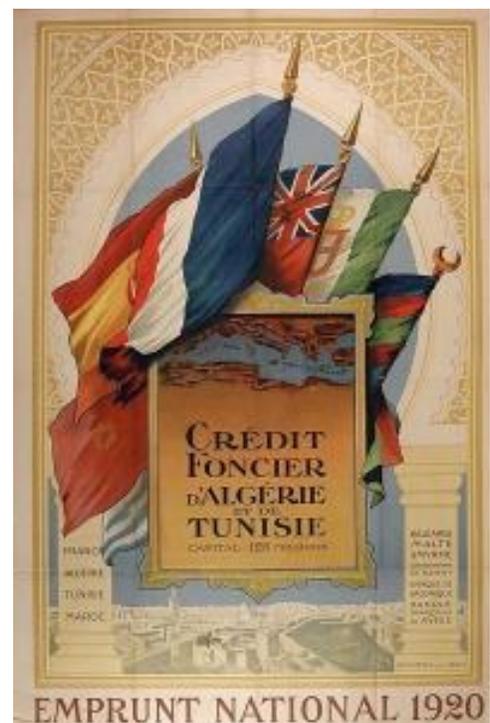
Marie Badie Bayne vient au Maroc à la naissance. Elle propose de garder le bébé pour qu'Augusta puisse continuer à travailler, mais le mari ne veut pas et préfère qu'elle arrête de travailler.

Le papa a 22 ans et n'apprécie guère de devoir limiter ses sorties à cause de cette enfant, d'après ce qu'en a dit ma mère. C'est, en plus, une fille et, selon moi, ça n'a pas dû aider auprès du père. Le couple continue donc une vie sociale bien remplie : sortie avec des amis, en auto, en confiant l'enfant à des fatmas. Il saura prendre les moyens nécessaires pour ne pas avoir d'autres enfants... Ma grand-mère m'a confié un jour (conversation époustouflante de sa part) qu'on trouvait au Maroc des préservatifs en peau d'agneau, alors que c'était tabou et difficile à obtenir en France.

Elle signe encore Augusta en 1926, mais décide de changer son prénom pour Hélène : j'ai un écrit ainsi signé de 1929. Photo ci-contre : avec sa fille Gilou, 5 ans, en 1927 à Meknes.

Les activités du CFAT au Maroc sont en plein développement suite à un décret de décembre 1919 l'autorisant à y pratiquer le prêt hypothécaire. C'est un eldorado : le défrichement de vastes espaces agricoles bat son plein. Pour la seule année 1922, 1 200 colons s'y installent. Environ 200 000 hectares de terres à coloniser sont répartis entre 1917 et 1927 (source : *Histoire du CFAT*, Hubert Bonin, pp. 105 et 106).

Après avoir fait ses preuves au siège de Casablanca du Crédit foncier d'Algérie et de Tunisie, Georges Dexpert commence une carrière de directeur d'agence qui va le mener dans plusieurs villes du Maroc puis d'Algérie, déracinant régulièrement sa famille au gré des affectations, parfois, en plein milieu d'année scolaire.



Dates connues	Ville	Emploi	Remarque
1918	Casablanca	Postes	18 février Cecil Hotel
Février 1920	Tadla	Service militaire	
1 ^{er} octobre 1921	Casablanca	CFAT(agence ouverte en 1910)	Stagiaire titularisé le 1 ^{er} septembre 1922
1 ^{er} septembre au 15 octobre 1924		Congé : voyage en France, avec Gilberte, 2 ans.	
1 ^{er} janvier 1926	Casablanca	CFAT	Chef du Service de secrétariat
8 juillet 1926	Meknès	Directeur - 2 ^e agence du Maroc	
10 juillet au 24 septembre 1929		Vacances en France - Retour via l'Espagne et Tanger en auto.	
1 ^{er} janvier 1930	Fez	Directeur	«A remis de l'ordre à l'agence de Fez»
15 juillet 1930	Casablanca	Chef du P ^{lle}	Pour un stage qu'il devait faire avant de partir en Algérie Source : Gilberte Dexpert
1931			Nouvel immeuble depuis 1 ^{er} juillet 1923.
2 juin 1932	Casablanca		Première communion de Gilberte
18 juillet au 1er septembre 1932		Vacances en France - Retour en auto via l'Espagne et Tanger.	
1 ^{er} mai-1933	Tlemcen	Directeur - Rue Eugène Étienne	Il ne touche plus d'allocation et reçoit 24 000 F. Des malversations ont lieu mais il ne sera pas blâmé, son supérieur sera rétrogradé.
7 novembre-1935	Sidi Bel Abbès	Directeur - Rue Clauzel - puis rue Eugène Étienne en 1937	Il remplace le directeur rétrogradé (30 000 F + prime de 4 000 F).
1 ^{er} juillet 1937		Vacances en France - Voyage par bateau	
7 avril 1938	Oran	Directeur adjoint - 1 rue Faure	28 bd Sébastopol
23 juin 1938	Oran	Directeur	40 000 F, prime de 10 000 F
Été 1939		Vacances en France - Rappelé pour mobilisation par télégramme reçu à Féas le 26 août - Bateau à Port-Vendres	
Septembre 1939		Mobilisé : Section d'études d'Oran	Matricule Maroc 110
Février 1940	Alger	19 ^e Génie - Cie T et R du Territoire - Caserne Lemerrier-Hussein-Dey	Demande de réforme janvier 1942 pour raisons médicales (amputation)
Septembre 1942		Retour définitif en France	

Son dossier renferme des évaluations très louangeuses. En 1927, il est noté qu'il ne resterait pas à Meknès si sa situation n'était pas améliorée : il gagne à ce moment-là 7 000 F, soit 3 fois

son salaire d'entrée comme stagiaire. Il doit attendre deux ans, mais au 1er janvier 1929, il passe à 14 680 F avec une indemnité de vie chère du même montant, bref ça totalise 37 700 F, un saut assez hallucinant. Ce sera stable jusqu'en 1938 avec des années de vache maigre en 33, 34 et 35 (24 000 F). Il faudrait bien sûr mettre en contexte ces variations pour en saisir la véritable portée.



Aux trois ou cinq ans, il a de très grandes vacances et ils vont en France faire le tour de la famille : Asnières, Flers, Seilhac, le Béarn. Il semble qu'ils y soient allés en auto via l'Espagne, mais à l'été 1937, c'est par bateau qu'ils y vont. En effet, mon grand-père est blessé dans un accident d'autocar, m'a-t-on dit. Mais dans l'album, c'est une photo d'auto accidentée qu'on trouve (peut-être contre un autocar ?). Il n'a qu'une fracture à la jambe, mais elle est réduite avec une vis mal stérilisée, ce qui cause une gangrène : il doit alors être amputé sous le genou par le Dr Georges Gross (un

ami) et appareillé. Il aura des difficultés permanentes avec son moignon et, après des années de procrastination, c'est en mai 1968 qu'il sera réopéré dans une clinique d'Auteuil, obligeant la famille à des tours de force pour aller le voir en traversant un Paris désert paralysé par la grève générale des transports et la pénurie d'essence.

La date de l'accident est difficile à déterminer. J'ai une photo où il court, qui daterait de 1937 (mention de ma mère), mardi 2h (mention écrite au dos par ma grand-mère). Il porte chapeau et costume noirs, c'est probablement en hiver. On pourrait ainsi dater l'accident du début de 1937. Le 28 avril 1937, il reçoit son livret de mobilisation, matricule 738, affecté au Génie n°1 à Oran. Sans aucune référence à une incapacité quelconque. Par contre, lorsqu'il est mobilisé le 1er septembre 1939, il ne rejoint son corps que le 27 février 1940. On pourrait supposer que ce retard pourrait être dû à la prise en compte de cette incapacité.

D'après sa fiche matricule, il est affecté à la TRT service des transmissions de la DJT d'Oran et rejoint le 17e Génie à Hussein-Dey le 27 février 1940. Le 15 mars 1940 il est détaché poste radio, émissions intérieures Oran et nommé caporal-chef le 16 mars 1940. Le 20 juillet 1940, ayant rejoint la Cie TR du territoire le par le DD Génie no 19, il est dégagé de toutes les obligations militaires et se retire à Oran, bd Galliéni.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a une demande au Centre de réforme de janvier 1942 où il joint un certificat médical datant du 27 décembre 1941, qui fait état de l'amputation. Pourtant, à cette date, il était libéré des obligations militaires...

En 1942, à Oran, Renaudin dit à Georges Dexpert « Je n'ai plus personne, il faut que vous reveniez comme inspecteur général ». Les gens avaient démissionné à cause de la guerre. C'était une promotion (dit par Gilberte Dexpert). Renaudin est le président du CFAT.

La famille s'embarque fin août (il y a encore des photos en août à Oran) pour Marseille, passe à Seilhac pour des vacances (en zone libre) et arrive vers septembre (probablement avant la rentrée des classes) dans Paris occupé pour y passer un premier hiver glacial.



Au passage de la ligne de démarcation : on entend un haut-parleur « Achtung, Achtung ». Ma grand-mère dit : « À vos souhaits » de bonne foi et est ahurie quand on lui dit qu'elle va entendre de l'allemand. À l'arrivée à Paris, ils sont attendus par deux amis du CFAT. Ils prennent le métro, la rue de Rivoli est pleine de drapeaux allemands. Ils sont logés à l'hôtel, rue St-Roch, pour attendre leurs bagages, puis 177 rue St-Honoré, dans un grand appartement. Mon grand-père a fait entrer au CFAT une amie de ma mère, Jacotte Minard, revenue du Maroc après la mort à la guerre de son mari Francis. Le siège social du CFAT est 43 rue Cambon.

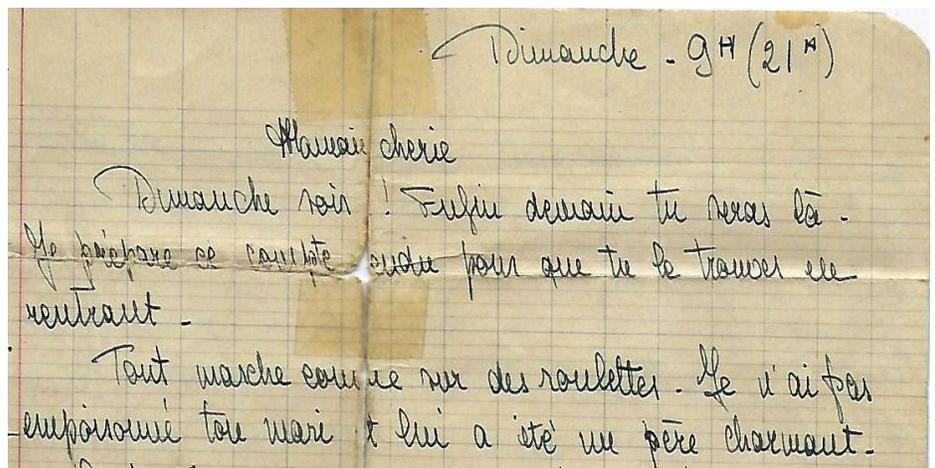
Ils déménagent après 1944 au 27 avenue de l'Opéra. D'après ma mère, parce que l'appartement était plus petit et que mon grand-père aurait eu peur d'avoir des ennuis en étant trois dans un grand appartement. Paris ayant été libéré, j'ai des doutes sur cette interprétation. Mais il est vrai qu'il y avait une grave crise du logement... C'était au 4e étage. On entrait par un grand vestibule, où il y avait un bureau et deux bibliothèques : il desservait le salon à gauche, la salle à manger au centre et un bref couloir à droite menait à la chambre de mes grands-

parents, à la salle de bains, aux toilettes, au milieu à l'office. Au fond de l'office (un couloir avec des placards) était la cuisine. Toutes les fenêtres donnaient sur la rue St-Roch sauf celle de la cuisine, des toilettes et de la salle de bains qui donnaient sur la cour. Il me semble que ma mère avait la chambre près de l'office (celle de mes grands-parents quand je les ai connus) et que ses parents couchaient dans le salon, mais je n'en suis pas certaine.

Marie Badie-Bayne meurt le 19 janvier 1943 à Flers. Ma mère disait qu'elle aimait beaucoup sa grand-mère. Pendant l'absence de sa mère à elle, partie pour l'enterrement, elle s'occupe de son père, comme le mentionne une lettre qu'elle envoie à ma grand-mère à ce moment-là, rédigée avec humour (ci-contre).

Mes grands-parents menaient une vie routinière, ne sortant de l'avenue de l'Opéra que pour aller

à Seilhac l'été. Une année, mon grand-père s'est laissé convaincre de voyager un peu et ils sont venus à Capbreton où ma grand-mère a pu revoir sa sœur Malo et le Béarn.



Ils sont morts la même année, en avril et en juillet 1975, lui d'une démence cérébrale d'origine vasculaire qui s'était développée après sa retraite en 1965 et qui avait obligé son placement dans une maison de soins vers 1974, elle de cardiopathie avec insuffisance rénale.



Génération 1

GILBERTE MARIE DEXPERT

Née en 1922 à Casablanca, on l'appelle Gilou (ce qui tombe bien car elle détestera son prénom). Son parrain est Robert Mangematin, un ami proche de ses parents, un Bourguignon d'origine, qu'elle aimera beaucoup.

Elle a une enfance assez ballottée, mais certainement sécurisée par la présence permanente et aimante de sa mère. Par contre, elle avait beaucoup de ressentiment contre son père qu'elle avait transformé en un certain mépris. Elle adoptait l'attitude de plaindre sa mère de devoir le supporter en permanence et le

critiquait souvent. Lorsqu'elle était jeune, il agissait avec elle de manière despotique (et peut-être violente) et ma grand-mère n'osait certainement pas s'opposer de front à son mari : elle devait plutôt essayer d'arranger les choses par en arrière tout en prêchant la patience à ma mère. Par exemple, ma mère n'avait pas le droit de parler à table (« *Les enfants ne parlent pas à table* »). Il faudra l'intervention de son parrain pour qu'à 20 ans, cette règle soit enfin levée...

Elle racontait aussi une histoire de gifle donnée par son père à peu près au même âge à Seilhac. *Son grand-père Dexpert s'est levé et a administré une baffe retentissante à Georges son fils, lui disant de ne plus « toucher à Gilou »*. C'était forcément avant mars 1942, date de sa mort, donc à l'été 1939, et elle aurait eu 17 ans.

Il est certain que ça a été un grand traumatisme pour elle de quitter l'Afrique du Nord à 20 ans et de devoir s'adapter à la vie de Paris, en pleine Occupation, avec le rationnement, la privation de sa « *petite bande d'Oran* » et le froid.



Elle est inscrite en 1942-43 au lycée Fénelon en philo. Elle accumulé un certain retard scolaire au fil des changements de poste et déménagements puisqu'elle a 20 ans. C'est là qu'elle a connu Jeannine Lamarle qui deviendra ma marraine. Elle passe son bac vers juin-juillet 1942 et l'obtient sans les épreuves orales qui ont été supprimées cette année-là.

La vie sous l'Occupation l'a beaucoup marquée et elle racontait un certain nombre d'histoires. Comme un jour, elle revenait de chez Tante Jeanne avec ma grand-mère et il y avait un concert allemand sur la place de Castiglione. Des Français l'écoutaient et ma mère, révoltée,

s'est énervée tout haut. Ma grand-mère lui a dit de se taire, ainsi qu'un monsieur qui l'a « *raisonnée gentiment* ». Elle avait des amis dans la Résistance : comme le fils Kermina (dont le père était propriétaire des Taxis G7) qui a été dénoncé et tué, avec son ami Claude Lambert. La sœur de Kermina a perdu à la fois son frère et son fiancé. Sans faire de la Résistance, ce que le contrôle de son père aurait rendu difficile, il lui est arrivé, je crois, de transmettre ou de cacher des documents.



Après son bac, passé en 1943, elle s'inscrit en droit. Elle obtient probablement sa licence en 1946, mais je n'ai pas trouvé le diplôme.

En 1946-1947, elle travaille comme secrétaire pour l'Union générale de la brasserie française. Peut-être a-t-elle commencé à y travailler avant comme étudiante. Son patron s'appelle Pierre FALCIMAIGNE. Il a 33 ans. Elle l'épouse le 26 juin 1947. Pour lui c'est un second mariage, après un premier contracté en 1941 et annulé peu après.

Ils s'installent dans un petit appartement, Villa Wagram, 233 rue du Faubourg St-

Honoré. Un an et demi plus tard, ce sera mon premier domicile, après avoir vu le jour dans une clinique de Boulogne sur Seine, le 6 février 1949. C'est là qu'à 1 an, je baptiserai ma grand-mère Billie, premier acte du lien puissant et salvateur qui existera entre nous. J'ai aussi baptisé son mari Papié, mais c'était moins créatif. Et ma marraine Kakie...

Fin 1950, la famille doit s'élargir et mes parents déménagent dans les locaux de l'Union générale, 25 boulevard Malesherbes, où on a aménagé, en pleine crise du logement, un appartement pour mon père. Cet appartement jouxtait les bureaux, mais en était séparé par un couloir en coude et une porte vitrée. Toutes les pièces étaient en enfilade : petit vestibule se continuant en un sombre couloir intérieur qui desservait une salle à manger, puis la chambre des parents, la mienne, une cuisine et une salle de bain au fond. C'est là que ma petite sœur Aude, née le 6 février 1951, le même jour donc que moi, mais un quart d'heure avant à 1h00 du matin, dans une autre clinique, fut établie dans son berceau, probablement dans la chambre de mes parents, au moins au début. J'ai pourtant un vague souvenir de petit lit apparu puis disparu dans la mienne. La photo ci-dessus a été prise au baptême d'Aude : les 4 générations de femmes avec Bonne-Maman de Seilhac, la mère de mon grand-père (sur la photo lui aussi), Marie Anastasie Ceron.



Comme Aude ne se développait pas normalement et qu'elle était prise de convulsions à partir d'un certain poids, sa maladie a dû occasionner des aménagements. Une bonne a été recrutée pour aider ma mère.

Mes grands-parents m'ont gardée très souvent. Je n'ai pas pu entrer à la petite école à 2 ans à cause du danger de rapporter des microbes à la maison. Après la mort d'Aude, je suis allée à l'école et j'ai commencé à passer les vacances d'été seule avec mes grands-parents à Seilhac.

Aude mourut le 14 août 1952, exactement un an moins un jour après mon grand-père paternel, André Falcimaigne, et deux semaines après Bonne-maman de Seilhac, que je connaissais très bien. C'était beaucoup pour une si petite famille. Plus du tiers de mon entourage direct. Au moment de sa mort, j'étais à Giron, dans le Jura, chez la sœur de mon père, Claire Falcimaigne (André Vernet). Mes parents sont venus m'y chercher pour aller à Seilhac. *Photo ci-contre en 1951, donc juste après la mort d'Aude.*



Gilou Dexpert a poursuivi sa vie en soutenant mon père dans sa vie professionnelle. Elle organisait des dîners avec ses relations, ainsi que certaines activités des congrès de la brasserie et de la malterie. Elle aimait voyager et s'intéressait particulièrement à la peinture. Elle jouait au bridge, cousait des vêtements, organisait la maison et s'occupait de l'éducation de la fille qui lui restait.



Lorsque mon père prit sa retraite, en 1977, ils déménagèrent à Aix-en-Provence, tout en passant du temps dans leur résidence secondaire à Goult (Vaucluse). À la mort prématurée de mon père, en juillet 1978, d'un cancer du poumon, elle se retrouva seule dans un environnement qu'elle n'avait pas encore apprivoisé. Finalement, elle vivra pendant plus de trente ans seule, soit plus longtemps que la durée de son mariage. Elle est morte en 2012, le 27 avril, à Châteauneuf-le-Rouge dans une maison de soins où elle était entrée en 2008, atteinte de la même maladie vasculaire que son père (mort lui un 29 avril...).

Rédaction : Anne Falcimaigne

Mise à jour : 13 mars 2019